

Meurtre accompli

Lorsque le chef de police a été assassiné, personne à San Felipe n'a demandé pourquoi. Dans la petite ville, il n'y avait pas une seule famille qui n'ait eu un motif valable. Pas une seule.

Pour certaines de ces familles, la rancœur était encore récente. Pour d'autres, elle remontait à vingt, trente ans même. La victime du chef de police avait pu être une mère, un oncle, ou encore un cousin par alliance. Cela n'avait, au fond, aucune importance. Chez les gens de San Felipe, un tort qui n'avait pas été redressé était transmis, tel un héritage, d'une génération à l'autre. Et ce, jusqu'à ce que l'honneur de la famille ait enfin été lavé.

Lorsque le chef de police a été assassiné, ce qui avait compté le plus aux yeux de ces familles, c'était que justice avait enfin été faite, c'était qu'un mal avait été redressé par un bien, c'était que vengeance avait été exercée.

Ce qu'il y avait d'exceptionnel dans ce cas et qui alimentait les discussions des hommes rassemblés à la taverne et celles des femmes venues chercher de l'eau au puits du square¹, c'était la manière dont le meurtre avait été commis. Même l'inspecteur délégué par les autorités de la capitale (un homme tout à fait intègre) avait noté dans son dernier rapport au ministre combien les faits lui avaient paru extraordinaires dans cette affaire.

Évidemment, je n'étais pas là à l'époque.

1. Square : jardin public.

Tout ce que je peux vous dire me vient des confidences que je suis allé recueillir auprès des gens de San Felipe. Ils ont tous accepté avec plaisir de me rencontrer, surtout les plus vieux. Évidemment, le rapport de l'inspecteur au ministre m'avait permis, dans une large mesure, de reconstituer le crime. Mais ce furent les souvenirs de tous ces témoins qui redonnèrent en quelque sorte vie aux faits eux-mêmes.

Voici donc comment les choses se sont passées.

Dans la taverne, qui n'était en fait qu'un toit fait de perches rassemblées par des cordages et posé sur des poteaux, il n'y avait ce jour-là que trois clients. Même s'ils se connaissaient bien, ils n'avaient pas planifié d'être là tous les trois au même moment. C'était plutôt pour échapper au soleil intolérable de l'après-midi ou encore à l'ennui qui régnait chez eux qu'ils s'y trouvaient.

Il y avait Hector Rivera, un homme de grande sagesse. C'était lui qui leur avait suggéré la manière de procéder. Il y avait aussi Ernesto Morales, pas tout à fait aussi intelligent qu'Hector Rivera. Il n'avait pas bien saisi toutes les subtilités² du plan, mais on pouvait avoir entière confiance en lui. Il y avait enfin Ricardo Curazón, qui n'avait que quatorze ans. À cause de sa grande taille et de sa force peu commune, les jeunes de son âge l'avaient rejeté. C'est pourquoi il avait cherché refuge auprès des adultes.

Voilà donc les trois hommes qui avaient concocté le meurtre du chef de police en cet après-midi de canicule. Plusieurs autres à qui

2. Subtilité : détail.

j'ai parlé ont prétendu avoir eu un rôle à jouer dans l'affaire et connaître certains secrets. Ils ont même suggéré qu'ils avaient eu, eux aussi, une part de responsabilité. Cependant, les faits n'appuyaient aucune de leurs prétentions.

L'après-midi suivant cette rencontre fortuite, les trois hommes ont posé leur premier geste. Chacun sortit alors d'un chapeau un morceau de papier exactement semblable aux deux autres. Hector Rivera les avait préparés chez lui ce matin-là. L'un des trois papiers avait été, préalablement, marqué d'une croix par lui.

Ils en avaient fait le serment solennel : celui qui tirerait le morceau de papier portant une croix allait devoir exécuter le meurtre. Seul le meurtrier allait savoir qui il était. Les trois hommes jurèrent ensuite que jamais ils ne parleraient de ce tirage. Jamais ils ne confieraient à qui que ce soit ce qu'ils avaient trouvé sur les morceaux de papier en cet après-midi poussiéreux, à San Felipe.

Le meurtrier accomplirait sa mission, tout simplement, comme il l'entendait et n'en dirait rien. Une fois le crime perpétré, une fois le chef de police exécuté, seul le meurtrier saurait en toute certitude l'identité du coupable et il emporterait son secret avec lui dans la tombe. Tous les trois, ils seraient tout aussi coupables l'un que l'autre. Peu importe lequel d'entre eux allait porter le coup fatal. Ce serait, en fin de compte, comme si chacune de leurs mains avait manipulé l'arme du crime.

Treize jours plus tard, vers 1 h 30 du matin (le docteur Asunción, à qui on avait confié l'autopsie, n'avait pas beaucoup d'expérience

dans ce domaine et il n'avait pu déterminer avec précision l'heure du décès), le chef de police avait été assassiné.

María de Sousa avait découvert le cadavre. Comme d'habitude, elle s'en allait au marché, au petit matin, pour y vendre les *tacos* qu'elle préparait sur un feu de bois. Le corps du chef de police était étendu face contre sol dans la ruelle, à côté de sa propre maison. Plusieurs attachèrent beaucoup d'importance au fait que la fenêtre de sa chambre, qui se trouvait à trois mètres à peine de l'endroit où on l'avait trouvé, était grande ouverte.

On avait attaqué le chef par derrière et on l'avait étranglé avec un mince cordon tressé à la main avec du chanvre de la région. Selon María de Sousa, il était improbable que la victime ait pu apercevoir le visage de son bourreau.

Il n'y avait pas de journal local à San Felipe. De plus, celui qu'on faisait venir de la capitale n'arrivait que l'après-midi et, à cause de la distance énorme entre les deux villes, il portait inmanquablement la date de la veille. Cependant, cela n'empêcha pas la nouvelle de se répandre à travers San Felipe aussi vite qu'une traînée de poudre.

Hector Rivera apprit toute l'histoire du barbier chez qui il était allé faire sa visite hebdomadaire.

La *Señora*³ de Sousa, dont la petite-fille avait découvert le cadavre, fit pour sa part une visite surprise à María, sous prétexte de l'aider à vendre ses *tacos*. C'est la *Señora* elle-même qui avait tout raconté à Ernesto Morales. Ce dernier, attiré par la foule autant

3. *Señora* (mot espagnol) : madame.

que par la faim qui le tenaillait, s'était approché du stand pour y manger une bouchée.

Ironiquement, Ricardo Curazón, qui était resté au lit ce matin-là, fut le dernier à apprendre la nouvelle. À 11 h 15, sa mère était venue le réveiller avec un bol de lait chaud dans lequel elle avait mis un peu de cassonade. Elle lui raconta tout ce qu'elle avait elle-même entendu au marché le matin même. « On a assassiné le chef de police », avait-elle commencé...

Pour ne pas éveiller les soupçons, les trois hommes ne dérogeaient en rien à leur routine habituelle. Ils évitèrent de s'asseoir ensemble à la taverne, comme cela leur était déjà arrivé auparavant. Ils se saluèrent l'un l'autre, poliment, mais rien de plus. Comme convenu entre eux, ils ne parlèrent à personne des événements du jour.

Un développement tout à fait imprévisible les força cependant à se réunir une deuxième fois. En effet, voulant profiter de l'occasion pour prouver à ses supérieurs qu'il méritait une promotion, l'adjoint du chef de police venait d'annoncer qu'il avait solutionné le crime. La nuit précédente, vingt-quatre heures seulement après le meurtre, il avait arrêté le *Señor*⁴ Gerardo Ramírez.

Gerardo Ramírez n'était pas de San Felipe. C'est pourquoi plusieurs témoins avaient pu jurer l'avoir vu, le soir du meurtre, flâner aux abords de la maison du chef de police. À San Felipe, un étranger ne passe jamais inaperçu.

4. *Señior* (mot espagnol) : monsieur.

Cette fois-ci, bien cachés dans le jardin d’Hector Rivera, chacun laissa tomber un morceau de papier plié semblable aux autres dans un chapeau de paille, celui-là même qu’ils avaient utilisé auparavant. Celui des trois qui avait commis le crime, si cela avait vraiment été l’un d’eux, avait fait au préalable une croix sur son bout de papier. De fait, Hector Rivera trouva une croix sur le deuxième morceau de papier qu’il dépla.

Même si ces trois hommes avaient commis un meurtre, ils ne manquaient pas d’un sens certain de l’honneur, et cela, la croix qu’Hector Rivera avait trouvée le prouvait hors de tout doute. Après tout, ils n’étaient pas des criminels endurcis. Ils ne pouvaient souffrir de voir Gerardo Ramírez, un innocent, pendu sur la place publique pour un crime qui n’était pas le sien. Hector Rivera se vit donc obligé d’élaborer une nouvelle stratégie sur laquelle, encore une fois, ils se mirent tous d’accord.

Après avoir pris soin de bien déguiser son écriture, celui des trois qui était l’auteur du crime plaça trois copies de sa confession dans un endroit dont ils avaient convenu d’avance. Il y avait inscrit absolument tous les détails dont il se souvenait, peu importe s’ils lui avaient paru insignifiants. Trois jours plus tard, les trois hommes se rencontrèrent à nouveau (à un kilomètre environ hors des limites de la ville, là où le désert commence). Chacun prit une copie de la confession qu’il rapporta ensuite à la maison. Seul le meurtrier savait qui l’avait rédigée.

Chacun apprit par cœur le récit du meurtre, en faisant bien attention de n’omettre aucun détail.

Le rapport de l'inspecteur indique que ce jour-là, précisément, celui-ci est arrivé à San Felipe pour y mener l'enquête dont on l'avait chargé. C'est donc à lui que Ricardo Curazón fit ses aveux. La suite d'événements qu'il avait relatés correspondait tellement bien, et dans les moindres détails, aux preuves déjà accumulées que l'inspecteur fut convaincu de sa véracité.

Gerardo Ramírez fut libéré sur-le-champ. Ricardo Curazón, lui, fut inculpé et emprisonné pour le meurtre du chef de police.

Le jour suivant, l'inspecteur reçut deux autres visiteurs.

Hector Rivera d'abord. Il s'accusa d'avoir tué le chef de police. Même sa femme, à qui il s'était confié, ne savait pas si c'était vraiment lui le coupable. On l'inculpa donc lui aussi et on lui fit partager la cellule de Ricardo Curazón.

Ernesto Morales ensuite. Il fut, lui aussi, inculpé et incarcéré avec les deux autres. L'inspecteur, qui était pourtant un homme d'une intelligence au-dessus de la moyenne, n'arrivait pas à trouver la moindre contradiction entre les trois confessions. Celle d'Ernesto Morales était en tous points identique aux deux autres.

Les trois prisonniers ne passèrent entre eux aucune remarque sur l'affaire. Ils parlèrent de tout et de rien : de la nourriture qu'on leur servait en prison, du temps qu'il faisait, du prix que commanderaient les récoltes de chanvre au marché de la capitale, et ainsi de suite. Pas une seule fois ils ne mentionnèrent le meurtre du chef de police.

Pendant les cinq jours qui suivirent, les accusés ne reçurent aucune visite de l'inspecteur. Personne ne vint les interroger non plus. On les laissa tranquilles. Ils furent bien nourris et aucun d'entre eux n'aurait par la suite l'occasion de se plaindre de la façon dont il avait été traité au cours de ces cinq jours.

L'inspecteur se rappelle encore avec quelle chaleur et dans quel esprit de camaraderie ils l'ont reçu, tous les trois, lorsqu'il se présenta à leur cellule cinq jours plus tard pour leur faire part de sa découverte. Ils l'avaient reçu un peu comme un ami qui revient après une longue absence. L'inspecteur n'avait pu déceler chez eux aucune haine, aucune rage, aucune rancœur.

Cependant, ce que l'inspecteur était venu leur annoncer n'avait pas manqué de les estomaquer. Aujourd'hui encore, il se souvient très clairement de cet après-midi-là. Évidemment, je suis porté à croire que le passage du temps a altéré quelque peu certains détails d'importance mineure. Voici néanmoins, aussi fidèlement qu'il s'en souvient, ce qu'il leur avait dit :

— Messieurs, le casse-tête est maintenant terminé. Je sais avec certitude lequel d'entre vous a assassiné le chef de police. Quant à moi, je vous tiens tous les trois également responsables de ce meurtre même si un seul homme sera pendu. Même s'ils éclairent en quelque sorte et expliquent votre geste, vos motifs sont sans valeur dans les circonstances. Un meurtre est un meurtre et c'est la justice qui doit l'emporter. Vous voyez ce bouton ?

L'inspecteur ouvrit la main et leur montra un bouton à quatre trous en nacre de perle.

— Mes hommes l’ont découvert sur les lieux du crime. Il était tombé dans le sable, juste en dessous du cadavre. Entre nous, j’avais demandé à mon équipe de couler le sable de la ruelle à travers une passoire très fine. Puis j’en ai envoyé quelques-uns fouiller chacune de vos maisons. C’est ainsi que nous avons pu mettre la main sur la chemise d’où provenait ce bouton. Il y en avait deux qui manquaient et l’un d’eux a été retrouvé sur les lieux du crime. De plus, des morceaux de fil correspondant à celui qui retenait les boutons ont été extirpés de sous les ongles du cadavre. Comme vous voyez, la preuve est accablante.

L’inspecteur fit une courte pause, puis il enchaîna :

— En conséquence, je vous accuse, vous, Ricardo Curazón, du meurtre du chef de police. J’ai la ferme intention de voir à ce que vous receviez un châtiment exemplaire. Vous serez pendu jusqu’à ce que mort s’ensuive !

Hector Rivera et Ernesto Morales, à leur grand dépit, furent libérés. Ils passèrent des journées entières à recevoir leurs amis. Ils s’entêtaient à les assurer qu’ils n’étaient pour rien dans la condamnation de Ricardo Curazón. Ils avaient fait tout ce qu’ils avaient pu. C’était la fatalité. Tout cela n’effaçait pas cependant le sentiment horrible qu’ils éprouvaient à la pensée que l’un d’eux seulement allait payer pour les décisions qu’ils avaient toujours prises à trois.

Le tout dernier développement dans cet extraordinaire enchaînement de coups de théâtre eut lieu deux jours seulement avant que le juge chargé d’entendre la preuve contre Ricardo Curazón ne quitte la capitale.

Il était midi quinze lorsque l'inspecteur se présenta à la cellule du condamné. Comme d'habitude à cette heure-là, Ricardo Curazón était en train de manger sa portion de fèves noires frites, préparée la veille par la femme de l'adjoint au chef de police. L'inspecteur tendit au prisonnier une lettre qu'il avait reçue le matin même. Voici ce que la lettre disait :

Monsieur l'inspecteur,

Lorsque vous recevrez cette lettre, j'aurai traversé la frontière. Jamais vous ne me retrouverez.

Cette lettre vous sera d'un grand secours dans votre enquête sur le meurtre du chef de police. Car j'étais là quand il est mort.

J'attendais l'arrivée du chef de police ce soir-là, caché dans une entrée juste en face de sa maison. J'avais l'intention de l'assassiner, de voir à ce que justice soit faite.

Le sable dans la rue atténua le bruit de ses pas alors qu'il se rapprochait. Lorsque je me suis enfin rendu compte qu'il était là, de l'autre côté de la rue, c'était déjà trop tard. Un homme costaud est brusquement sorti de l'ombre et, en moins d'une seconde, il fut derrière le chef de police.

Grâce à la pleine lune, j'ai reconnu Ricardo Curazón qui passait une corde autour du cou de cet homme corrompu et qui la serrait très fort pour l'étrangler.

Évidemment, le chef de police s'est débattu. Il tira aussi fort qu'il put sur la chemise de Ricardo Curazón mais il finit pourtant par

Nom : _____

Groupe : _____

Date : _____

perdre connaissance. Ricardo Curazón s'est enfui en courant, laissant la corde autour du cou du chef.

Soixante secondes plus tard environ, le chef de police revint à lui. J'étais toujours dans l'entrée, observant la scène. Je me précipitai donc sur lui avant qu'il ne puisse se relever et serrai la corde autour de son cou jusqu'à ce qu'il en meure. C'est moi qui ai assassiné le chef de police.

J'ai arraché ceci d'une de ses mains.

Cousu au papier sur lequel la lettre avait été écrite se trouvait un bouton en nacre de perle, identique à celui que l'inspecteur avait eu en sa possession.

La lettre, qui fait maintenant partie du dossier remis au ministre, se terminait ainsi :

Respectueusement vôtre,

Gerardo Ramírez

Yves BEAUCHESNE et David SCHINKEL,
« Meurtre accompli », *L'anneau du Guépard*, Saint-Laurent,
© Les Éditions Pierre Tisseyre, 1987, p. 69-80.